

assez pour pouvoir te les représenter suffisamment. A 5 heures du soir, je reprends séance de voiture ; me voilà de nouveau en route ; à droite et à gauche mes yeux se portent sur d'immenses vignobles ; la vigne y est riche et abondante. Je venais de traverser la Champagne, d'où sort le fameux vin de Champagne, et à présent je parcours la Bourgogne, pays vignoble. C'est à deux pas d'Auxerre que se cueille le raisin qui fournit le célèbre vin de la Chenet ; la bouteille s'y vend 50 sous ; mon compagnon et moi nous en avons lu une bouteille sans perdre la tramontane ; c'est un vin très doux, il ne monte presque pas à la tête ; on en avale une bouteille sans accident quelconque pour la tête et les jambes. Le lendemain de notre arrivée à Châlons, je monte sur un vapeur, les campagnes m'échappent, je vais comme l'éclair, et le soir je suis à Lyon, seconde ville de France par son étendue et ses manufactures. Les bords de la Saône offrent assez d'intérêt à l'œil et à l'esprit du voyageur. La providence nous est on ne peut meilleur. Voilà que Lyon nous fournit des amis. De but en blanc je me présente à un Monsieur Neyron, prêtre, frère d'un monsieur de ce nom à Montréal. A l'instant l'amitié se forme ; les liens se ressèrent de plus en plus dans le court intervalle que dure la première visite que je lui rends avec mon compagnon ; déjà nous sommes frères : par lui invitation nous est faite pour le dîner du lendemain. Que rencontrons-nous le lendemain, à la demeure de notre bon ami ? l'évêque d'Amiens, un grand vicaire et grand nombre de prêtres : l'accueil le plus flatteur nous est fait ; l'évêque se plaît à causer avec moi, je l'intéresse par les renseignements que je lui fournis sur le Canada. Il me pose maintes questions auxquelles je réponds de mon mieux. Sa Grandeur, comme tous ceux à qui j'ai parlé de mon pays, est extasiée au récit de tout ce que je lui en raconte : le Canada lui semble un paradis terrestre. C'est à Lyon que ma piété a eu beaucoup à s'édifier ; c'est une ville sans rivale sous le point de vue d'établissements religieux. La charité plane sur son sein pour y verser ses immenses richesses. Lyon est par excellence la ville charitable. La foi de ses habitants y a créé mille établissements divers dont chacun a sa spécialité. Point de classe malheureuse qui n'y trouve secours et protection, depuis l'enfant qu'abandonnent des parents au cœur dur et barbare, jusqu'au vieillard décrépît, affaibli par les poids des infirmités humaines ; personne qui ne soit à Lyon l'objet de la plus attentive charité. C'est une espèce de rivalité parmi les âmes pieuses, c'est à qui l'importera sur toutes les autres par une plus grande expansion de bienveillance, exprimée par de plus belles institutions de bienfaisance religieuse. Sur le Sommet d'une des quelques montagnes qui ceignent Lyon, est située la chapelle de N. D. de Fourvières. Impossible, cher frère, de reproduire ici ce qu'offre d'intéressant un des plus beaux sanctuaires dédié à la Mère de Dieu. C'est un point vers lequel se dirigent sans cesse de nombreuses troupes de pèlerins qui y vont implorer le secours de la Mère de Miséricorde. Marie prouve hautement l'affection dont elle entoure ce lieu par la protection spéciale dont elle l'honore. Il s'y fait des miracles sans nombre. Les murs de la chapelle disparaissent sous les *Ex-voto* dont la reconnaissance soit publique, soit particulière des fidèles les a recouverts. A deux pas de N. D. de Fourvières, existe un autre lieu bien saint, en même temps qu'il est marqué au coin du plus vif intérêt historique. C'est l'église où a été martyrisé St. Irénée dans le troisième siècle de l'Eglise : son corps est à deux pas du local même où l'épée du bourreau trancha le fil de ses jours. Un profond sentiment de respect religieux s'empara de mon cœur à l'instant où je descendis dans le caveau où a eu lieu le martyre du saint. Tout y parle le langage de la piété ; ici, me dit notre conducteur, est le lieu où Saint Irénée a été frappé. C'est là qu'il est déposé, dans l'autel que vous voyez, à deux pas de vous, dans ce trou autrefois destiné à l'administration du baptême, a coulé par flots le sang des martyrs. A votre droite, ajoutez-il, vous voyez dans un caveau ténébreux les os de dix-neuf mille martyrs, à votre gauche les reliques de St. Epipode ; encore à votre droite le corps de St. Alexandre, l'un et l'autre aussi martyrs !

Je t'apprends que j'ai en main une lettre du premier ministre de la marine, le baron de Macken, qui me donne droit de passer à Alger dans les vaisseaux de l'Etat. Je me propose de passer une quinzaine de jours en Algérie pour en visiter les principales localités. Plus tard, tu recevras les détails de cette dernière excursion : attends-toi à recevoir quelque chose d'intéressant.

Tu crois sans doute que la présente lettre t'est écrite de quelquel'hôtel, où je logeais à Marseille ; point du tout. Il est bien vrai qu'en arrivant dans cette ville j'étais descendu à un hôtel, l'*Univers*, pour y attendre le moment de mon départ pour Toulon où je dois aller prendre embarcation pour Alger, mais à peine ai-je paru au palais épiscopal de Monseigneur Mazenod, évêque de Marseille, que Sa Grandeur, après m'avoir accueilli avec une bonté sans égale, me déclare que des prêtres Canadiens dans sa ville épiscopale ne logent jamais à l'auberge. Force m'est de condescendre à ses desirs. En ce moment, je suis au milieu des Pères Oblats avec qui je suis aux termes de la plus cordiale amitié ; ce sont des frères pour moi ; ils m'aiment beaucoup, et moi de mon côté je leur rends réciproquement d'affection. Hier, j'ai dîné avec l'évêque qui, pendant le repas, a voulu m'avoir à sa droite, m'adressant souvent la parole. Eh ! quel aimable évêque ! c'est un père pour moi ; il m'affectionne comme son fils. Encore aujourd'hui, je dîne avec lui, dans son palais épiscopal. Qu'il est bon d'être catholique ! le catholicisme embrasse tous les cœurs de ses membres pour les fondre et n'en faire qu'un. Dans quelques momens je pars pour me rendre chez Sa Grandeur avec M. le Supérieur et mon cher compagnon, lequel partage sans cesse tous les incidents du voyage.

J'aime à croire, cher frère, que ce peu de détails ici couché t'intéresse toi la famille et mes amis ; mais que ces détails sont defectueux ! Que de chose j'omets ! Combien que je ne fais qu'esquisser, tandis qu'elles demandent tant d'explications ! Ma langue suppléera plus tard à l'insuffisance de mes lettres.

## BULLETIN.

*Danger des faux principes.*

—A l'arrivée de la dernière malle, le bruit se répandit que le gouvernement d'Angleterre avait désapprouvé la conduite du lieutenant gouverneur du Nouveau-Brunswick, sir W. Colebrooke, et la nomination de M. Reader son gendre, à la place de secrétaire provincial. Cette nouvelle paraît se confirmer.

— Depuis quelque tems, il nous semble qu'il devient tout-à-fait intéressant et instructif d'étudier la marche des évènements et la cause des faits qui se passent sur les différens points du globe où la majorité des suffrages populaires constitue la base de l'autorité et doit être le mobile, la mesure et la règle de tous les actes d'administration. Pour faire comprendre tout ce que cette brillante utopie a de defectueux en pratique, il suffirait de demander s'il serait possible d'avoir pendant longtems des armées dont les généraux devraient être nécessairement aux choix des soldats et régler leur marche, leur commandemens, leurs combats, d'après la majorité de leurs suffrages, ou pour mieux dire, d'après les intérêts, les caprices, les passions de la majorité. On conçoit facilement le ridicule et on même tems le danger d'une semblable théorie militaire et que ce ne peut être qu'une utopie. Il en est ainsi du système démocratique. Ces idées d'égalité et de liberté dont le peuple est imbu, fait qu'ostensiblement on est obligé d'invoquer ses principes et de les lui jeter en pâture pour l'amuser, mais si l'on y fait attention, on verra que tout se borne là et que dans la pratique, il faut toujours en revenir à créer un pouvoir tellement libre et indépendant du peuple, dans son action, que ceux qui en sont revêtus puissent agir comme s'ils possédaient un pouvoir absolu. Que ce soit leur naissance ou leur influence, leur habileté ou leur mérite, que ce soit la force des évènements ou le salut du peuple, la majorité ou la minorité, qui les ait portés au pouvoir, toujours est-il besoin que ceux qui commandent aient un pouvoir absolu, ou du moins qu'ils puissent commander comme s'ils l'avaient. Le peuple ne prend pas plus part à l'administration dans un gouvernement démocratique ou électif, que dans un gouvernement monarchique. Toute la différence et tout l'avantage pour le peuple, consiste à pouvoir déplacer l'autorité dans un tems donné. Si la démocratie va plus loin, c'est-à-dire, si elle admet que le peuple a le droit d'intervenir directement dans la direction du gouvernement, elle tombe aussitôt dans le radicalisme ou le démagogisme. Car dans ces circonstances l'un vaut l'autre. Il est pourtant bien difficile, s'il n'est pas tout-à-fait impossible que le républicanisme, avec ses idées d'égalité absolue, ne finisse par tomber dans ces extrêmes. Les évènements qui viennent de se passer en Suisse en sont une preuve qui ne laisse guère de réplique. « Si jamais personne avait pu prendre la république au sérieux, dit le *Globe*, le spectacle de ce qui passe actuellement en Suisse serait à coup sûr de nature à dissiper bien des illusions.

« Voici un pays admirablement taillé pour être républicain : peu d'étendue, de vieilles traditions d'égalité, une population industrielle et agricole très active et raisonnablement fortunée, des habitudes calmes, des mœurs simples, une fédération dont chaque partie est un gouvernement régulier, ancien, bien établi ; une neutralité garantie par l'Europe, c'est-à-dire une paix profonde qui met à l'abri des ébranlemens européens ; la Suisse avait tout cela, c'est-à-dire qu'elle était presque dans la condition de ces momies que de simples bandelettes suffisent à conserver intactes pendant trente siècles, parce qu'elles sont protégées par l'ombre, le silence et l'immobilité.

« Eh bien ! malgré ces avantages, la république helvétique n'a pu vivre ; car elle est morte aujourd'hui. La logique insensée des doctrines démocratiques a voulu pousser jusqu'au bout ses expériences sociales ; la théorie de l'égalité absolue, qui met la tutèle et la direction des intérêts de l'Etat aux mains de tout le monde, c'est-à-dire qui fait l'incapable juge de l'intelligence, le crapuleux de la moralité et qui élève l'imbécile aux rang du législateur, cette théorie a mis le feu à la république helvétique, et son édifice est à moitié consumé.

« Dès que la stupidité, l'aveuglement, les préjugés, les passions subalternes, mis au même rang que l'esprit, la sagacité, la raison, l'expérience, ont